

cipalité les choisissait parmi ceux qui connaissaient le mieux le pays; ils ne pouvaient nous trahir, car ils étaient gardés à vue et ils savaient qu'au moindre soupçon ils seraient fusillés. Nous leur donnions une piastre par jour et la nourriture, et ils ont toujours paru satisfaits de ces conditions.

A défaut de guides de bonne volonté, ces fonctions étaient imposées à des habitants que l'on saisissait et qui marchaient à la tête de la colonne entre deux soldats, le fusil chargé.

CHAPITRE XI.

DES REPRÉSAILLES.

Moyens de répression employés habituellement. — Les voleurs de Mexico; cours martiales. — Destruction de villages. — La contre-guérilla Dupin. — Le directeur de la poste de Rio Florido. — Amende imposée aux notables du Parral. — Monument élevé à Mexico.

Moyens de répression employés habituellement. — C'est une des tristes conséquences des guerres de partisans de pousser chacun des adversaires à user de représailles à l'égard du parti ennemi. Dans les conditions où nous luttons au Mexique, seuls au milieu d'un pays en pleine insurrection, toute tentative contre nos personnes ou nos intérêts devait être impitoyablement réprimée. La conduite suivie par nos adversaires eût suffi, au besoin, à légitimer les moyens de répression mis en usage de notre part. Aussi voyons-nous des colonnes légères parcourir le pays, brûlant les villages hostiles, opérant des razzias pour punir les habitants de leur complicité avec l'ennemi, etc.; quelquefois des gens inoffensifs, dont l'allure excite nos soupçons, sont victimes de la situation que nous imposent les circonstances.

Quand nous trouvons des armes françaises dans les habitations isolées, le propriétaire est fusillé et les cases brûlées: il est probable, en effet, que ces armes proviennent de soldats tués dans une embuscade. Au reste, le seul fait pour un habitant d'être trouvé détenteur d'armes, quelles qu'elles soient, le rend passible de la peine de mort. C'est le seul moyen pour nous de tenir en respect un pays de dix millions d'habitants avec un corps d'occupation relativement très faible.

Outre les espions proprement dits, certains habitants des villages hostiles, qui ont la réputation d'être des Juaristes, sont

fusillés à titre d'exemple, dans le cas assez rare où nous parvenons à nous emparer de leurs personnes.

Les voleurs de Mexico. Cours martiales. — A notre arrivée à Mexico, de nombreux vols étaient commis, principalement la nuit. Le colonel de Potier, qui commandait l'état-major de la place, résolut de châtier les coupables; il organisa aussitôt une police sérieuse, secondée par nos troupes. Les voleurs arrêtés pendant la nuit étaient amenés tous les matins devant l'état-major et bâtonnés en public. Cette mesure radicale produisit bientôt son effet et, au bout d'un mois, les vols avaient cessé à Mexico.

A la même époque, des cours martiales sont créées pour juger les bandits pris les armes à la main, et leurs sentences exécutées, sans appel, dans les vingt-quatre heures. Un décret de Maximilien, en date du 3 octobre 1865, prononce la peine de mort contre les Dissidents pris dans les mêmes conditions. Salazar, Arteaga, etc., sont fusillés par application de ce décret qui se retournera bientôt contre son auteur lorsque la fortune l'aura abandonné.

Destruction de villages. — Pendant l'insurrection de la Laguna, dans l'automne de 1865, un certain nombre de ranchos et de villages rebelles sont détruits pour intimider les habitants de cette région et les forcer à la neutralité. A l'approche de nos troupes, l'hostilité des habitants se traduit par la fuite de tous les hommes valides qui emportent ou cachent les denrées et les ressources de toute espèce.

Le 1^{er} octobre 1865, le village de Los Arenales, abandonné par les hommes valides qui sont allés renforcer les bandes, est entièrement rasé, sauf quelques abris nécessaires aux femmes et aux enfants, auxquels un délai de huit jours est accordé pour évacuer le village. Le juge de Los Arenales est arrêté comme l'un des instigateurs de l'insurrection.

Au mois de février de la même année, les habitants mâles de la petite ville de San Sebastian abandonnent cette ville à l'approche de nos troupes. Le chef de la colonne fait savoir que si tous les hommes valides ne rentrent pas à San Sebastian dans la journée, il fera mettre le feu à la ville; le lendemain il exécute sa menace et fait détruire la ville.

Au mois de juin 1866, un voltigeur du 7^e est assassiné à

Mapimi lors du passage de sa compagnie dans cette ville; quelques jours après, la compagnie revient à Mapimi, s'empare de l'un des assassins et le fusille.

En avril 1866, une colonne légère se porte du Parral sur Atonilco qui est un vrai repaire de bandits, et détruit ce pueblo; puis elle entre à Allende et assure la rentrée d'une amende frappée sur cette ville.

Après l'affaire de Veraños, le général de Castagny fait mettre le feu à ce village, ce qui amène des représailles de la part des Dissidents; aussi la guerre autour de Mazatlan prend-elle un caractère véritablement sauvage. Après le combat du Presidio, Corona, trouvant trop long d'enterrer ses morts, les fait brûler. De notre côté, nous sommes réduits, pour éviter les violations de sépulture, à faire disparaître toute trace sur la tombe de nos soldats.

La contre-guérilla Dupin, etc. — Un homme qui a laissé au Mexique un renom de cruauté, c'est le colonel Dupin, commandant de la contre-guérilla. Il faisait pendre sans jugement les habitants simplement soupçonnés d'avoir porté les armes contre nous. Cette troupe recevait par nos soins une solde fixe avec laquelle elle devait se nourrir et s'entretenir; le taux de cette solde était très élevé: les soldats touchaient une piastre par jour, les sous-officiers et les officiers étaient payés à l'avenant. Mais la plupart de ces hommes jouaient leur solde à la roulette et vivaient ensuite de rapines. Quand une province s'agitait trop, on menaçait les autorités civiles de leur envoyer le colonel Dupin, et tout rentrait dans l'ordre.

C'est surtout pendant notre concentration sur Mexico, à la fin de l'expédition, qu'il importait de maintenir dans le devoir les populations surexcitées par la perspective de notre départ. Le 23 septembre 1866, une compagnie en reconnaissance arrive à Nombre de Dios; l'hostilité des habitants à notre égard se traduit par des cris séditieux, un de nos hommes est menacé d'un coup de couteau; le coupable est arrêté et fusillé séance tenante.

Lorsque les habitants coupables de rébellion, de trahison ou de voies de fait ne peuvent être atteints, les notables sont saisis ou frappés d'amende: en août 1866, les habitants de Cautatlan font un pronunciamiento et maltraitent les autorités qui prennent

la fuite; une compagnie marche aussitôt sur cette ville et impose aux notables une amende de mille piastres.

Le directeur de la poste de Rio Florido. — A la fin de novembre 1865, une colonne en marche de Durango sur Chihuahua est de passage à Rio Florido. Comme cela se pratique chaque jour à l'arrivée au gîte, les routes et les sentiers sont immédiatement occupés par des postes ou par des sentinelles, suivant leur importance, et tous les individus qui se présentent sont conduits chez le commandant de la colonne pour y être interrogés. Ce jour-là le courrier postal de Chihuahua arrive avec son mulet chargé de dépêches; parmi celles-ci se trouve une lettre adressée au directeur de la poste de Rio Florido par son collègue de Chihuahua. Ce dernier le remercie de lui avoir annoncé le départ des Français de Durango vers le Nord et le prie, le cas échéant, de lui faire connaître également leur passage à Rio Florido.

Mis en présence des preuves de sa trahison, le directeur des postes balbutie des excuses et prétend qu'il n'a pas eu l'intention de nous nuire. Traduit aussitôt devant une cour martiale composée de trois capitaines, il est déclaré coupable de haute trahison et exécuté le lendemain au petit jour.

Amende imposée aux notables du Parral. — Un exemple va nous montrer comment on procédait pour recouvrer les amendes frappées sur les habitants d'une ville.

Le 2 avril 1866, la colonne du Nord, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Albici, réoccupe en toute hâte le Parral. La ville est frappée d'une contribution de guerre de deux cent mille piastres pour punir les habitants de leur complicité avec les bandes de Guadalupe Soto et d'Agostino Vasquez. Quelque temps auparavant, une compagnie du 51^e, à son arrivée au Parral, avait été très bien reçue en apparence par les habitants, et ceux-ci avaient fait boire et manger nos hommes de manière à paralyser leurs forces; puis, la nuit venue, les Dissidents avaient envahi la ville, braqué deux pièces de canon sur la porte de la caserne et, montant sur les toits des maisons voisines, ils avaient ouvert le feu sur nos soldats endormis à la suite de copieuses libations. La compagnie, dégrisée par cette attaque imprévue, était parvenue, après avoir fait des prodiges de valeur, à battre en retraite, mais non sans avoir perdu la moitié de ses hommes.

Le lieutenant-colonel d'Albici convoque chez lui les membres de l'ayuntamiento et leur fait dresser une liste des notables du Parral : chacun de ceux-ci est taxé suivant ses ressources et doit payer une amende variant de deux cents à deux mille piastres.

L'officier payeur de la colonne du Nord, chargé du recouvrement de cette amende, parcourt pendant dix jours les rues de la ville avec une prolonge d'artillerie, assistant au désespoir des uns, aux cris et aux pleurs des autres. Enfin, la contribution recueillie s'élève à 141,000 piastres, partie en barres d'argent, partie en piastres et même en cuivre monnayé ; ce dernier mode de paiement donnant lieu à un supplément de 12 p. 100 pour le change.

Reste un reliquat de 60,000 piastres qui ne peut être recouvré, une partie des habitants ayant pris la fuite ; leurs maisons sont incendiées et la peine de mort est prononcée contre eux, pour le cas où l'on viendrait à les saisir.

Monument élevé à Mexico. — Aujourd'hui ces événements sont loin de nous. Tout en déplorant les excès qui ont pu être commis, il faut, pour les juger en toute impartialité, se reporter par la pensée à la situation extraordinaire créée par les événements aux deux partis en présence. Si nous avons rappelé dans ce chapitre les mesures violentes auxquelles on eut trop souvent recours des deux côtés, c'est que ce récit était nécessaire pour préciser le caractère particulier de la lutte. Comme toutes les guerres d'indépendance, celle-là devait fatalement dégénérer en représailles et en guerre de partisans.

Un grand nombre de nos morts reposent obscurément sur le sol mexicain. Un monument vient d'être élevé à leur mémoire à Mexico (1890). C'est un mausolée ayant la forme d'une pyramide érigée sur un terre-plein ; un sphinx en pierre blanche est couché devant la porte en pylone, sur un socle orné de trophées de drapeaux, d'armes et de lauriers. On a gravé sur les côtés les noms des braves qui reposent sous ce monument.

L'inscription est des plus simples :

A NOS OFFICIERS

1863-1890.

CHAPITRE XII.

COMPAGNIES FRANCHES.

Organisation et armement. — Manière d'opérer et rôle des compagnies franches.

Organisation et armement. — Les compagnies de partisans, ou compagnies franches, ont été formées dès le début de l'expédition pour donner la chasse aux partis ennemis et remplir certaines missions particulières. Les hommes, choisis avec soin, étaient placés sous les ordres d'officiers désignés sur leur demande et particulièrement aptes à ce service spécial.

Chaque compagnie comprenait 100 hommes répartis en deux sections et huit escouades, et commandés par 6 sous-officiers et 3 officiers, ceux-ci montés. Les hommes étaient armés de la carabine ; quatre mulets permettaient de transporter un petit approvisionnement de vivres, et des chevaux ou mulets, requis suivant les besoins, complétaient les moyens de transport. Les officiers et sous-officiers continuaient de compter à leur compagnie et n'étaient que détachés à la compagnie franche ; les caporaux et soldats étaient administrés au titre de celle-ci et en faisaient partie intégrante.

Quelques cavaliers, généralement des explorateurs mexicains, étaient attachés à la compagnie franche ; quelquefois aussi, lorsqu'il s'agissait d'exécuter des marches longues et rapides, les hommes plaçaient leurs sacs ou même montaient à tour de rôle sur des mulets ou des chevaux de réquisition.

Manière d'opérer et rôle des compagnies franches. — Ainsi constituée chaque compagnie franche opère d'habitude isolément. Quand elle fait partie d'une colonne, elle marche ordinairement à l'avant-garde ; dans les colonnes très faibles, elle constitue à elle seule l'avant-garde et l'arrière-garde. Sa connaissance du pays et son extrême mobilité en font un auxiliaire précieux.

Quand elle opère seule, elle jouit de la plus grande initiative : tantôt lancée sur la piste d'une bande ennemie, elle change brusquement d'itinéraire pour se jeter sur les traces d'une autre bande qui lui est signalée et qui se croit à l'abri de ses coups ; tantôt elle se fractionne elle-même, malgré son effectif, pour

former plusieurs détachements qui vont chercher à couper la retraite à l'ennemi ; tantôt enfin elle exécute les opérations les plus variées, reconnaissances, levés topographiques, étude de routes nouvelles, répression de vols à main armée, de pillages et d'assassinats, destruction de pueblos à titre de représailles, protection des courriers, recherche de trésors.... Tel est le bilan sommaire de ses opérations, sans parler des convois qu'elle escorte à chaque instant et des expéditions dans lesquelles elle se trouve souvent englobée.

Pour exécuter ses coups de main, elle traverse les lieux les plus déserts, double souvent l'étape et marche la nuit. Une bande est-elle signalée dans une direction, la compagnie franche file immédiatement, marche sans trêve ni merci dans des régions à peu près inconnues, tantôt sous un ciel brûlant, tantôt sur des plateaux glacés, à travers les terrains les plus accidentés.

En moins de trois mois, du 30 novembre 1863 au 25 février 1864, la compagnie franche du 7^e de ligne parcourt 400 lieues dans un pays des plus difficiles. Le 24 novembre 1864, elle part de Queretaro en reconnaissance, rentre le 28, repart le 30, marche jusqu'au 18 décembre, exécute du 19 au 23 des reconnaissances autour de San Juan del Rio, se remet en route du 24 au 27, fait des reconnaissances autour de Solis du 27 au 29, part dans la nuit du 29 au 30 et rentre à Solis le 31 décembre. Elle repart le 2 janvier 1865, marche jusqu'au 4 et rentre le 6 à Queretaro. Du 30 janvier à la fin de février de la même année, elle accomplit à la poursuite de Fragoso et de ses bandes une série de marches forcées des plus pénibles. Et au milieu de toutes ces allées et venues, elle se heurte quelquefois à des colonnes ennemies plus fortes qu'elle, comme le 25 février 1865, à Cuatchiti, où 70 hommes de la compagnie franche rencontrent 300 Mexicains en position, leur tuent 15 hommes et en mettent une quarantaine hors de combat.

Nous ne pouvons relater ici tous les coups de main exécutés par les compagnies franches ; mais il était nécessaire de rappeler sommairement le rôle brillant que ces compagnies ont joué pendant l'expédition, afin d'ajouter un trait essentiel à l'esquisse que nous avons essayé de tracer de la *Guerre au Mexique*.

